

Retranscription·Transcription Michaëlle Sergile
26.03.2025

Français

Amed (Centre CLARK) : Merci d'être ici aujourd'hui. Je suis Amed, je suis immigrant venant de Cuba et je suis une personne queer. C'est un grand plaisir d'être ici avec vous pour discuter du travail de Michaëlle. Comment te présenterais-tu à quelqu'un qui ne te connais pas?

Michaëlle : Ma famille ne considère pas qu'être artiste est un métier, donc je me suis présentée longtemps en tant qu'étudiante. Maintenant que ma carrière prend son envol et que je me prends plus au sérieux, je me présente en tant qu'artiste qui travaille avec le textile, la vidéo, la photo et la sculpture. Quand je dis textile, les gens pensent que je fais des vêtements, et je leur dis que ce n'est pas exactement ça, j'essaye de leur expliquer mon travail mais ils ne comprennent pas toujours. Ça ouvre un dialogue sur ce que l'art peut représenter. Les gens voient le textile davantage comme un passe-temps qu'une pratique artistique. Pourtant, ça a énormément de valeur dans le monde de l'art contemporain. Ailleurs dans le monde on valorise beaucoup plus cette forme d'art qu'on traite aussi sérieusement que toutes les autres. Je travaille fort pour changer cette mentalité ici.

Amed : Comment as-tu découvert le textile ? Qu'est-ce qui t'intéresse dans ce matériau ?

Michaëlle : Mes parents n'étaient pas friands que j'aie en art, donc j'ai étudié en science politique, en travail social...j'y vois des liens maintenant...

Amed : Tu travaillais davantage le tissu social!

Michaëlle : C'est ça ! En psychologie et en sociologie, j'ai lu Frantz Fanon, qui m'a beaucoup inspiré. J'ai annoncé à mes parents que j'irais en art-thérapie, une espèce de compromis entre l'art et la psychologie. J'ai d'abord voulu traduire tout le texte de Fanon en langue inclusive pour déplacer la perspective trop souvent masculine de son propos. J'ai inclus Fanon dans ma démarche et me suis demandé comment représenter ses idées en images, et c'est là que j'ai pensé au textile. J'ai lu son livre, je l'ai codée avec des traits et j'ai brodé à travers ; c'est devenu une installation de tissus. I wanted to tell stories of people in the margins, so all the pieces you see here are from women artists that were either unnamed from museum collections. Par exemple, le premier collectif de femmes noires à Montréal, personne ne sait qu'elles ont existé! Je suis intéressé par ces histoires-là.

Amed : C'est super intéressant ce transfert de connaissances que tu as fait vers l'art. Et tes parents, ils l'acceptent, maintenant?

Michaëlle : En fait, toute ma famille est artiste, mais personne n'a choisi d'en faire sa carrière, ni mon père ni ma mère ne pensaient avoir de chances de réussir avec leur art au Canada. Je me sentais mal d'être artiste, et en même temps je sais très bien que cette passion vient de ma famille. Pour ma mère et mon père, leur création sera toujours considérée comme un passe-temps, ça ne mériterait pas d'être exposé, selon eux. Pourtant, en me voyant réussir ma carrière, ma mère a commencé à appliquer pour des expositions...c'est dommage qu'elle se dise maintenant que ça puisse être un métier, mais je la comprends, car leur priorité en arrivant ici était de subvenir aux besoins des enfants.

Amed : Et pour toi, c'est quoi le rôle de l'artiste aujourd'hui?

Michaëlle : Pour moi, il faut que mon art aide ou mette en valeur quelqu'un ou quelque chose. Soit disant, ma façon de penser commence un peu à changer, parce que si on a pas de belles choses à voir, ça devient dur de constamment ressasser des sujets difficiles et douloureux sans pouvoir s'accrocher à quelque chose de beau.

Participant·e : En dehors de ta famille, quels autres défis as-tu rencontrés en cours de route ?

Michaëlle : Être une artiste femme, ce n'est pas facile. Il y avait beaucoup de femmes à l'école, et il y a tellement de femmes artistes ici, mais très peu d'entre nous réussissent réellement, et très, très, très peu de femmes noires réussissent. Les gens me disent : « On a déjà une femme noire pour ceci, pour cela, on n'a pas besoin d'une autre. » C'est quelque chose dont les gens ne parlent pas, mais qui est pourtant très présent. Je souris, alors les gens m'écoutent, mais je ne vais pas me gêner pour parler de choses comme ça. Dans une exposition, on m'a demandé : « Es-tu satisfaite de la situation des femmes noires en ce moment ? » et j'ai répondu : « Sérieusement ? » et j'ai commencé à nommer ceci, cela... Et le fait que j'aie une opportunité aujourd'hui n'efface pas toutes ces années de travail invisible.

Participant·e : Quels facteurs penses-tu avoir contribué à ta réussite ?

Michaëlle : Ma famille, étonnamment, parce que je leur demande toujours leur avis et qu'ils m'aident toujours, même si au début, ils avaient des doutes. Ils n'ont jamais été en colère. Quand je voulais utiliser des photos de femmes de ma famille, ils ont toujours donné leur consentement et m'ont aidée à retrouver les archives. Ils me racontaient les histoires et me donnaient les noms de telle tante ou de tel grand-père, ce qui constitue une très belle forme de soutien pour ma pratique. Sans eux, ça n'aurait pas de sens pour moi de continuer.

Participant : Comment as-tu appris à faire ton art? Es-tu allé dans une école? Je vois que tu travailles avec le jacquard numérique, qui est une technique assez particulière.

Michaëlle : Au départ, je faisais des tissages traditionnels, et c'est durant ma maîtrise à Concordia que je me suis intéressé au jacquard. Quand j'étais au BAC à l'UQAM, j'étais la seule à tisser. C'est une amie qui m'a appris les bases. Il n'y avait des cours nulle part. Je regardais des vidéos, je ne savais pas ce que je faisais... Puis pour le jacquard numérique, qui est un ordinateur qui codifie les *patterns* mais que le tissage reste à la main, c'est à la maîtrise qu'on nous l'a montré. Je suis la seule qui a continué à en faire, les autres trouvaient ça trop difficile et s'intéressaient à d'autres formes. Personnellement, je suis tombé en amour avec cette technique. Je restais de 10 heures du matin à 3 heures du matin à l'université pour tisser parce que je savais que mon temps là-bas pour profiter des ressources était compté. Des fois, ma maman venait m'apporter à manger et me tenait compagnie tandis que je tissais sans relâche. Quand j'aime une chose, je l'aime vraiment, je ne lâche pas. Quand j'ai gradué, je n'avais plus accès aux locaux, je devais me procurer mon propre jacquard, qui est une machine très difficile à avoir. Au Canada, il n'y a que 3 espaces qui en ont. J'ai donc écrit à tous les espaces ici et à travers le monde, ce qui me pousse à voyager partout en résidence pour aller tisser. Cette machine est tellement chère que ça me coûte moins cher de bouger ailleurs pour tisser que de l'acheter.

Amed : Tu crées une cartographie textile, qui nous permet de tisser ton chemin!

Michaëlle : Ma famille essaye tant bien que mal de ramasser des sous pour m'en acheter un, mais je leur dis que non, je ne veux pas les placer dans une situation financière difficile pour ça...mais le fait qu'ils soient prêt à être précaire financièrement pour ma pratique en dit long sur leur support. Et un jour, peut-être que j'aurai mon propre jacquard!

Participant : Et ce jour-là, serais-tu intéressée à transmettre la technique à d'autres artistes?

Michaëlle : Si je me rends là, l'idée serait d'en avoir 2, une plus grande et plus complexe pour moi et une plus petite pour transmettre, parce que la plus petite est plus facile d'approche.

Participant-e : Combien de temps te faut-il pour réaliser ce type d'œuvre ?

Michaëlle : Il me faut une semaine pour tisser, environ 7 heures debout, sans interruption, devant la machine. Aujourd'hui, j'ai tissé toute la journée jusqu'à 16 h. Je me suis arrêtée 30 minutes pour manger, et c'est tout. J'adore ça et j'ai simplement envie de le faire parce que je sais que mon temps en résidence est toujours limité, alors je pousse pour en faire le plus possible. Pour celles-ci, ça représente 7 heures par jour pendant cinq jours. C'est très physique, je me suis fait cette ecchymose ici même aujourd'hui en tissant.

Amed : Dans ton travail, tu utilises des archives familiales, muséologiques et historiques pour déployer et réécrire les archives, ainsi que pour raconter des histoires de femmes noires qui n'ont pas été racontées. Peux-tu nous en dire davantage sur ce processus ?

Michaëlle : Ces archives-là, par exemple, viennent du Musée McCord. L'information qui accompagne les photos nous dit Nourrice, Femme avec enfant, mais jamais leurs prénoms ni leurs histoires. Pour l'homme, c'est écrit Monsieur Evans, pour la femme, c'est écrit Femme. On a le nom de son bébé blanc, mais pas le sien. Donc, je me suis dit : pourquoi ne pas parler de la difficulté de travailler en l'absence d'archives et de contexte ? J'ai alors représenté les corps noirs par des silhouettes noires et les corps blancs par des silhouettes blanches, mais pas exactement, parce que je trouvais ça trop littéral. Donc, dans cet espace blanc, j'ai cité un texte d'une auteure américaine qui a beaucoup écrit sur ce sujet, sur la représentation des femmes noires dans les archives, afin de ne pas laisser un vide, mais plutôt de réécrire par-dessus et de rendre son travail à elle visible.

Maintenant, je suis intéressée à travailler le bois car avant je n'y avais pas accès. Maintenant, je fais mes sculptures dans l'atelier de bois de CLARK.

J'ai essayé la soudure, mais ce n'était pas pour moi. Je n'aimais pas ça, c'était trop stressant de risquer de me brûler. Il y a quelque chose dans l'odeur du bois que je préfère.

English

Amed (Centre CLARK): Thank you for being here today. I'm Amed, I'm an immigrant from Cuba, and I'm a queer person. It's a great pleasure to be here with you to discuss Michaëlle's work. How would you introduce yourself to someone who doesn't know you?

Michaëlle: My family doesn't consider being an artist a profession, so for a long time I introduced myself as a student. Now that my career is taking off and I'm taking myself more seriously, I introduce myself as an artist who works with textiles, video, photography, and sculpture. When I say textiles, people think I make clothes, and I tell them that's not exactly it. I try to explain my work to

them, but they don't always understand. It opens up a dialogue about what art can represent. People tend to see textiles more as a hobby than as an artistic practice. Yet it has tremendous value in the contemporary art world. Elsewhere in the world, this art form is valued much more and is treated as seriously as any other. I'm working hard to change that mindset here.

Amed: How did you discover textiles? What interests you about this material?

Michaëlle: My parents weren't keen on me going into art, so I studied political science, social work... I see the connections now...

Amed: You were working more with the social fabric!

Michaëlle: Exactly! In psychology and sociology, I read Frantz Fanon, who inspired me a lot. I told my parents I was going into art therapy, a kind of compromise between art and psychology. At first, I wanted to translate all of Fanon's text into inclusive language in order to shift the overly masculine perspective of his writing. I incorporated Fanon into my process and asked myself how I could represent his ideas through images, and that's when I thought of textiles. I read his book, coded it with lines, and embroidered through it; it became a textile installation. I wanted to tell stories of people on the margins, so all the pieces you see here are by women artists who were either unnamed in museum collections. For example, no one knows that the first collective of Black women in Montreal ever existed! I'm interested in those kinds of stories.

Amed: It's really interesting to hear about this transfer of knowledge that you made into art. And do your parents accept it now?

Michaëlle: Actually, my whole family is artistic, but no one chose to make a career out of it. Neither my father nor my mother thought they had a chance of succeeding with their art in Canada. I felt bad about being an artist, while at the same time knowing very well that this passion comes from my family. For my mother and father, their creative work will always be considered a hobby; according to them, it wouldn't be worthy of being exhibited. Yet, seeing me succeed in my career, my mother started applying for exhibitions... It's unfortunate that she only sees it as a possible career now, but I understand her, because when they arrived here, their priority was to provide for their children.

Amed: And for you, what is the role of the artist today?

Michaëlle: For me, my art has to help or highlight someone or something. Supposedly, the way I think about this is starting to change a little, because if we don't have beautiful things to look at, it becomes difficult to constantly revisit difficult and painful subjects without having something beautiful to hold on to.

Participant: Aside from your family, what other challenges have you encountered along the way?

Michaëlle: Being a woman artist is not easy. There were a lot of women at school, and there are so many women artists here, but very few of us really succeed, and very, very, very few Black women succeed. People tell me, "We already have a Black woman for this, for that, we don't need another one." It's something that people don't talk about, but that is very present. I smile, so people listen to me, but I won't shy away from speaking up about things like that. At an exhibition, I was asked, "Are you satisfied with the situation of Black women right now?" and I replied, "Are you serious?" and I

started naming this, and that... And the fact that I have an opportunity right now doesn't erase all those years of unseen work.

Participant: What factors do you think contributed to your success?

Michaëlle: My family, funnily enough, because I always ask their opinion and they always help me, even if they had doubts at first. They were never angry. When I wanted to use pictures of women from my family, they always gave their consent and helped me find the archives. They would tell me the stories and the names of this auntie and that grandfather, which is a beautiful form of support for my practice. Without them, it wouldn't make sense for me to continue.

Participant: How did you learn to make your art? Did you go to school? I see that you work with digital jacquard, which is quite a particular technique.

Michaëlle: At first, I did traditional weaving, and it was during my master's degree at Concordia that I became interested in jacquard. When I was doing my BA at UQAM, I was the only one weaving. A friend taught me the basics. There were no classes anywhere. I watched videos; I didn't know what I was doing... Then, with digital jacquard, which is a computer that codes the patterns while the weaving itself is still done by hand, they showed us the technique during my master's degree. I'm the only one who continued doing it; the others found it too difficult and became interested in other forms. Personally, I fell in love with the technique. I would stay at the university from 10 a.m. until 3 a.m. weaving because I knew my time there, with access to those resources, was limited. Sometimes my mom would bring me food and keep me company while I wove nonstop. When I love something, I really love it; I don't give up. When I graduated, I no longer had access to the facilities. I had to get my own jacquard loom, which is a very difficult machine to acquire. In Canada, there are only three spaces that have one. So I wrote to all the spaces here and around the world, which has led me to travel everywhere for residencies so that I can weave. The machine is so expensive that it costs me less to travel elsewhere to weave than to buy one.

Amed: You're creating a textile cartography that allows us to weave your journey!

Michaëlle: My family is trying their best to save money to buy me one, but I tell them no, I don't want to put them in a difficult financial situation for this... But the fact that they are willing to put themselves in a financially precarious situation for my practice says a lot about their support. And one day, maybe I'll have my own jacquard!

Participant: And when that day comes, would you be interested in teaching the technique to other artists?

Michaëlle: If I get to that point, the idea would be to have two: a larger and more complex one for me, and a smaller one for teaching, because the smaller one is more accessible.

Participant: How much time does it take you to make this type of work?

Michaëlle: It takes me a week to weave, around seven hours standing, without interruption, in front of the machine. Today, I wove all day until 4 p.m. I stopped for 30 minutes to eat, and that's it. I love it and I just want to do it because I know my time in residency is always limited, so I push myself to do

as much as I can. For these ones, it's seven hours a day for five days. It's very physical; I got this bruise right here today from weaving.

Amed: In your work, you use family, museological, and historical archives to unfold and rewrite archives, as well as to tell untold stories about Black women. Could you tell us more about this process?

Michaëlle: These archives, for example, come from the Musée McCord. The information accompanying the photographs tells us Nurse, Woman with Child, but never their names or their stories. For the man, it says Mr. Evans; for the woman, it says Woman. We have the name of her white baby, but not hers. So I thought: why not talk about the difficulty of working in the absence of archives and context? I represented the Black bodies with black silhouettes and the white bodies with white silhouettes, but not exactly, because I found that too literal. So, in that white space, I quoted a text by an American author who has written extensively on this subject, on the representation of Black women in archives, in order not to leave a void, but rather to rewrite over it and make her work visible.

Now, I'm interested in working with wood because I didn't have access to it before. Now, I make my sculptures in the wood workshop at CLARK.

I tried welding, but it wasn't for me. I didn't like it; it was too stressful to risk getting burned. There's something about the smell of wood that I prefer.